

LOL TOLHURST
CURED
TWO IMAGINARY BOYS

LE MOT ET LE RESTE

LOL TOLHURST

CURED

TWO IMAGINARY BOYS

TRADUCTION DE DAVID GRESSOT

LE MOT ET LE RESTE

2017

Pour Cindy et Gray

NOTE DE L'AUTEUR

Il y a une différence entre des mémoires et une autobiographie. On pourrait penser qu'il s'agit de la même chose, mais en réalité, ce sont deux créatures très différentes.

Vous avez peut-être entendu parler de certains événements que je décris dans ce livre et peut-être vous faisiez-vous une idée précise de leur déroulement. Eh bien, ceci est ma version des faits et des souvenirs que j'en garde. Ma vérité.

Les dialogues et discussions sont aussi proches de la réalité que possible et je les présente ici en toute honnêteté et en toute transparence. Un nom ou deux ont été modifiés afin de respecter ceux qui ne souhaitaient pas être nommés.

Il s'agit surtout de retracer les événements qui ont bien souvent été la source de mes insomnies. Ces fleurs précieuses du passé qui éclosent dans les coins les plus sombres et les plus reculés de la mémoire. J'ai fait au mieux pour capturer et retranscrire les souvenirs qui en jaillissaient parfois. J'espère avoir réussi à mettre en lumière ces événements avec autant de limpidité et de clarté qu'ils se sont présentés à moi lors de l'écriture de ce livre.

Affectueusement, Lol
Los Angeles, Californie
Février 2016

« La sagesse est de savoir que je ne suis rien.
L'amour est de savoir que je suis tout. Ma vie fluctue
entre les deux. »

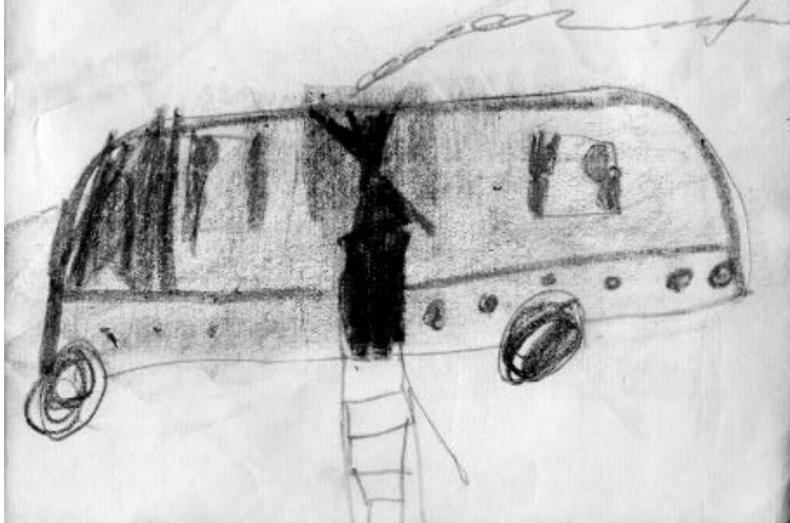
Nisargadatta Maharaj

PREMIÈRE PARTIE

**VOILÀ À QUOI
ÇA RESSEMBLAIT**

Going to the fair

I see a caravan going
to the fair,
Come along, Come
along let's go there



Déjà enfant,
je fomentais
des plans
d'évasion...

Prologue

LES PREMIERS PUNKS DE CRAWLEY

La plupart des gens n'associent pas les Cure au mouvement punk, et pourtant Robert et moi étions bel et bien les tout premiers punks de Crawley.

Crawley est une petite bourgade à moins de vingt-cinq bornes au sud de Londres, mais ça pourrait tout aussi bien être une autre planète. C'est une ville qui n'a ni centre ni fin. Elle s'étend à l'infini sur des rangées de cités mornes dont les lumières viennent percer l'obscurité de la froide campagne humide. Crawley est une ville où il pleut constamment. Elle est recouverte d'un ciel d'ardoise. C'est l'endroit où les Cure sont nés, la ville qu'on a toujours voulu quitter sans pour autant parvenir à s'en détacher totalement.

Crawley fait partie des quelques « villes nouvelles » à avoir germé aux abords de Londres après la seconde guerre mondiale. Une marée de banlieues construites autour de magasins, d'écoles et d'usines : la Sainte Trinité, synonyme de « progrès » dans l'Angleterre d'après-guerre. Des villes sans avenir ni espoir. Grandir en Angleterre à la fin des années soixante-dix a été une expérience traumatisante. C'était une période de tensions, marquée par une économie chancelante, une inflation galopante et une situation politique agitée, et aucune raison de croire que les choses allaient s'arranger.

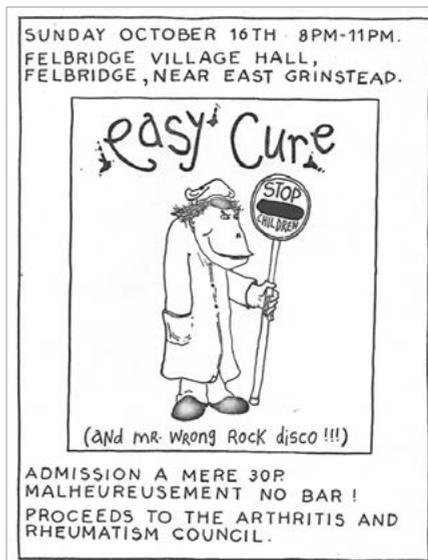
Tout le monde était au chômage et les perspectives d'emploi étaient restreintes. Même l'électricité était rationnée. Là où certains pays du monde prospéraient, chez nous l'ombre de la récession planait sur notre futur.

L'ennui était palpable dans chaque quartier de la ville. La plupart de nos voisins et de nos connaissances n'avaient pas d'ambition et faisaient du sur-place. Aussi tendue que la situation ait pu paraître, de profonds changements étaient en marche et résonnaient un peu partout. Les alarmes et les cris de rébellion commençaient à nous parvenir depuis Londres.

C'était une période de protestation et de mécontentement d'où jaillirait bientôt le punk dans toutes ses formes : la musique, la mode, la révolution. Robert et moi échangeions des informations précieuses sur les dernières chansons punks qui passaient à la radio, notamment dans l'émission de John Peel, ou qu'on avait entendues chez le disquaire de Horley chez qui on passait tous nos samedis après-midi. Pas besoin d'aller à Londres pour assister à des concerts punks. Le punk venait à nous.

Robert et moi étions tous les deux étudiants à l'Université Technique de Crawley. Le campus gris et ennuyeux semblait tout droit sorti du cerveau de Staline. On pouvait y étudier la littérature anglaise ou apprendre à réparer les voitures dans un mélange d'élitisme intellectuel et d'artisanat manuel. Une filiale professionnelle qui prenait des grands airs. J'y étudiais la chimie. Ça m'intéressait d'autant plus qu'il y avait des débouchés professionnels. Robert, lui, avait bien sûr choisi d'étudier la littérature.

Plusieurs grands groupes londoniens venaient jouer à Crawley, soit au « centre de loisirs », soit dans notre petite école. Dans les années 1977-1978, on a donc vu débarquer les Clash, les Jam et les Stranglers. Robert et moi assistions à tous les concerts et portions la plus grande attention aux



moindres détails. Pas seulement à leur musique, mais aussi à leur look. On était attiré par ce qui se passait sur scène comme des insectes vers la lumière – et on n’était pas les seuls dans ce cas-là –, mais ce qui nous impressionnait surtout, c’était leur attitude. On les a d’ailleurs très vite copiés.

En ce temps-là, il n’en fallait pas beaucoup pour sortir du lot à Crawley. La conformité régnait partout. Être différent, c’était s’émanciper et s’extraire de la masse. C’était là un affront aux bonnes manières britanniques. Dans le cerveau peu développé des jeunes hommes des cavernes qui peuplaient le Sussex, tout ce qui dépassait le cadre de leur compréhension était considéré comme de la perversion, de l’anormalité. Pour eux, on était tout simplement des « tapettes ».

On s’en foutait pas mal. On ne croyait pas aux stéréotypes. Lorsque j’ai entendu dire que se faire percer le lobe de l’oreille droite revenait à révéler son homosexualité au monde entier – ce qui n’était pas mon cas –, je suis tout de suite allé me le

La toute première affiche d’un concert des Cure (sauf qu’on s’appelait Malice à l’époque).

faire percer en deux points différents. Le temps des politesses était révolu. On était en perpétuelle rébellion parce qu'il fallait bien l'être.

Le 3 février 1977, je suis sorti fêter mes dix-huit ans avec mes trois meilleurs amis, Robert, Michael Dempsey et Porl Thompson, tous aspirants musiciens. On avait déjà amorcé la transformation de notre groupe Malice créé au lycée, pour devenir les Easy Cure, nom que j'avais trouvé et dont j'étais assez fier, avant de devenir les Cure. On recherchait encore le son qui nous définirait et on naviguait entre différentes sonorités qui nous plaisaient. On faisait le tri.

Pour mon anniversaire, j'avais décidé de tout miser sur ma tenue de soirée. J'avais enfilé une veste une veste teinte en orange par mes soins avec « NO CHANGE » peint au pochoir dans le dos. J'avais moi-même fabriqué des badges sur lesquels j'avais collé des photos découpées dans des magazines pornos (mais juste les visages en extase des acteurs, petits coquins!, rien d'obscène). Très subversif, n'est-ce pas?! Je portais un pantalon droit et des chaussures à bouts pointus trouvées à Brighton. J'avais placé quelques épingles à nourrice par-ci par-là pour compléter l'ensemble.

Robert avait opté pour une tenue plus sombre. Il portait une paire de *creepers* et le fameux long imper noir qu'il mettait tout le temps à cette époque. Les seules fois où il le quittait, c'était lorsque c'était son tour de porter la veste de cuir que tous les membres du groupe se partageaient.

Ce soir-là, on avait décidé d'aller au Rocket, le club où traînaient tous les jeunes révoltés de Crawley. La faune locale se divisait en trois groupes: les hippies perchés et restés coincés dans les années soixante; les skinheads issus des classes ouvrières et puis nous. On était une sorte de société secrète, nous infiltrant d'un groupe à l'autre. On avait notre propre vocabulaire, nos propres coutumes. On formait notre

propre secte et on était lié par un profond désir de découvrir d'autres horizons, d'échapper à tout prix à notre quotidien. Robert et moi avions quasiment le même âge et depuis un an déjà on avait l'habitude de boire au Rocket, ce qui était plutôt fréquent en Angleterre dans les années soixante-dix. À l'époque, la plupart des jeunes de plus de seize ans pouvaient commander de l'alcool dans les pubs, un écart sur lequel le gouvernement fermait volontiers les yeux puisque c'était un bon moyen d'anesthésier la population pour la maintenir dans ce climat froid, gris et déprimant. Plus facile de les amadouer et de les contrôler s'ils sont saouls, vous comprenez.

Comme beaucoup de pubs anglais de l'époque, le Rocket était un mélange dégueulasse de marrons et de beiges agrémenté d'une moquette de toutes les couleurs pour cacher les brûlures de cigarettes et les taches de vomi séché. Après avoir compté le nombre de verres commandés, Fred, le gérant souvent taciturne, nous a demandé ce qu'on fêtait.

« Mon anniversaire », j'ai répondu. Fred a eu la sagesse de ne pas me demander quel âge ça me faisait. Pas vu, pas pris. Moins d'un an après, Fred nous proposerait de jouer au Rocket, notre tout premier concert en tant que groupe, ce qui nous permettrait plus tard de partir de Crawley et de fouler d'autres scènes. De plus grandes scènes. Mais pour l'heure, on n'était pas en mesure de lire si loin dans l'avenir. En cette soirée de célébration, on était simplement contents de boire et d'être ensemble. On était jeune, exubérant et on se foutait de ce que les autres pouvaient bien penser de nous.

Cette attitude, ajoutée à nos tenues extravagantes, a attiré l'attention des skinheads qui traînaient dans le bar. Des gamins renfrognés, issus de la classe moyenne et qui recrachaient mot pour mot le flot de conneries qu'ils entendaient chez eux de la bouche de leurs parents incultes. Ils affichaient leur intolérance en rejoignant des groupes d'extrême-droite

comme le National Front et tâchaient de noyer la révolution naissante à grands coups de fanatisme, de préjugés et de haine. Au même moment, alors qu'on commençait à entendre l'appel anarchiste du mouvement punk, eux se cramponnaient tant bien que mal aux derniers vestiges de leurs peurs déguisées en valeurs. Ce soir-là, on a tous bu énormément.

On a commandé les derniers verres avant la fermeture du pub à 22h30. La guerre était finie depuis trente ans et les pubs étaient encore maintenus sous couvre-feu en Angleterre, une pratique mise en place à l'époque pour s'assurer que les citoyens ne soient pas trop ivres pour se rendre à l'usine le lendemain matin afin de fabriquer des revolvers et des bombes qui permettraient d'alimenter l'effort de guerre. Sur le parking derrière le pub, Robert a proposé qu'on aille chez lui pour continuer la fête. Son père brassait sa propre bière. C'était un jeudi soir et je n'avais pas cours le lendemain. J'ai donc accepté l'invitation et on a décidé de prendre le train pour rentrer chez lui. Au moment de traverser le vieux pont en bois pour arriver à la gare, on a entendu « sales pédés » fuser derrière nous.

On s'est retourné lentement et on a vu trois skinheads plutôt baraqués avec des tee-shirts du National Front à quelques pas derrière nous. Ils s'approchaient dangereusement.

Ça n'avait rien de surprenant ni de nouveau. Depuis que je connais Robert, les gens lui ont toujours cherché des emmerdes. Que ce soit sur scène, dans les pubs ou dans la rue, il a toujours été pris pour cible. Je ne l'ai pourtant jamais vu provoquer une bagarre, mais il dégage quelque chose qui ne plaît pas aux gens.

En même temps, Robert est du genre sombre et mélancolique. Il a un côté original. Quand on le voit, à sa manière d'être on se dit tout de suite que sa tête est quelque part là-haut, dans les nuages. Ça fait partie de son personnage depuis toujours : l'artiste torturé, le poète visionnaire, le messenger venu de

l'au-delà. Mais il est aussi comme vous et moi. Il apprécie de boire une bonne bière et de regarder du foot à la télé. Les gens perçoivent cette contradiction, ils ne la comprennent pas et ça ne leur plaît pas. Il fait partie de notre monde, mais en même temps pas totalement. Il est à la fois présent et absent. Il s'intéresse aux choses, mais il a la tête dans les étoiles. Les gens n'apprécient pas ça. Ils veulent que vous soyez comme ceci ou comme cela. Si vous n'entrez pas nettement dans une case, ils ne comprennent pas et ils s'emporent. Très vite, ils exigeront de savoir « pour qui tu te prends, franchement ? » et ce sera la bagarre. Je l'ai vu arriver des centaines de fois. Il fut un temps où j'étais considéré comme un dur à cuire. Mais j'ai bien été obligé de le devenir. Robert se retrouvait souvent au milieu de bagarres. Combien de fois a-t-on vu une pinte de bière voler du public et venir heurter l'un d'entre nous ! On posait alors nos instruments avant de descendre pour régler le problème.

Ça peut paraître assez éloigné de l'idée que beaucoup se font des Cure, mais ça se passait pourtant bien comme ça. On devait se battre pour être entendu, pour garder notre crédibilité et notre place sur scène, pour qu'on nous prenne au sérieux. On ne faisait pas du rock puissant ou du punk rapide. On n'appartenait à aucune catégorie, c'était nouveau pour les gens et ils ne savaient pas quoi en penser. Si on n'avait pas été en mesure de se défendre, on n'aurait jamais pu essayer toutes les tempêtes qui ne tarderaient pas à s'abattre sur nous. Robert était au cœur de chacune d'entre elles.

Cette nuit-là pourtant, Robert n'y était pour rien. La façon dont j'étais habillé, avec ma veste orange vif, revenait à porter une pancarte sur laquelle on aurait pu lire, en lettres dorées, « Mets-moi une bonne dérouillée ». Et ces petites frappes du National Front avec leurs Dr. Martens et leurs crânes rasés n'attendaient que ça.

J'ai jeté un coup d'œil à Robert pour voir comment il voulait gérer la situation, mais il s'était déjà arrêté de marcher et faisait face aux skinheads. J'ai alors aperçu un verre dans sa main. Une vraie pinte anglaise bien épaisse et qui pesait son poids. Il avait anticipé la situation. En un instant, la pinte a volé de l'autre côté du pont. Sous la lune cachée à demi par les nuages, j'ai à peine eu le temps de voir sa trajectoire en arc de cercle. Le verre s'est fracassé contre la balustrade en fer et a explosé en millions de fragments étoilés aux pieds des skinheads. Ils ont été aussi surpris que moi par la tournure des événements, mais le choc s'est vite changé en colère.

La prudence étant mère de sûreté, on a pris nos jambes à nos cous. On a traversé le pont à toute vitesse jusqu'au bas de la rue, on a passé les portes de la gare pour continuer jusqu'à notre ancienne école primaire, où on avait été dans la même classe. En cette froide nuit de février, étrangement l'adrénaline nous a tenus au chaud. Il n'y aurait en revanche plus de train pour nous ce soir-là. On allait devoir se débrouiller tout seuls. Une fois ces putains de gros fascistes semés, on s'est effondrés sur l'herbe aux abords d'un parc, sans plus pouvoir s'arrêter de rire.

J'avais dix-huit ans. On établissait nos propres règles et j'avais le sentiment que ma vie était sur le point de commencer.

LE JOUR OÙ LA MUSIQUE S'EST ÉTEINTE

Comment cela a-t-il commencé ? Réellement commencé ? Je suis né le jour où la musique s'est éteinte. Le 3 février 1959. Le jour où l'avion de Buddy Holly s'est écrasé, formant un amas de tôle enchevêtrée, dans un champ enneigé et glacial dans le Dakota du Sud. À Horley, la ville dans laquelle j'ai vu le jour, la musique s'était éteinte depuis bien longtemps déjà. Horley est un coin oublié de la zone suburbaine du sud de Londres. C'est une ville qui s'est battue pour imposer sa singularité entre Londres, la capitale du nord, et la ville nouvelle et émergente de Crawley, au sud, ce qui a créé une identité schizophrène, ni vraiment ville ni vraiment campagne. Mes premières années ont été marquées par la grisaille et l'ennui, des compagnons si familiers pour tous ceux qui ont eu la malchance de vivre en Angleterre dans les années soixante et 1970. Ciel de plomb et pluie incessante ont été l'arrière-plan de l'austère après-guerre qui s'est insinué dans la conscience collective britannique. Enfant, mon quotidien tournait autour de trois choses : ma famille, l'école et l'église. Surtout l'église. Ma mère, une dévote convertie au catholicisme, venait de rencontrer une famille pratiquante installée depuis peu à Horley. Cette famille vivait en fait à quelques portes de chez ma grand-mère, sur Vicarage Lane. Les Smith avaient migré d'un nord encore plus gris et maussade. Ils avaient plusieurs enfants. Richard et Margaret étaient à peu près du même âge



Ma première
batterie.

que mes frères, mais leur plus jeune fils, Robert, était né la même année que moi. La seule école primaire catholique de la région était à Crawley, à près de dix kilomètres au sud. À la fin des années cinquante, des lotissements avaient jailli de toutes parts dans des petits villages oubliés de la banlieue londonienne. C'était là le moyen qu'avait trouvé le gouvernement pour replacer les familles à la rue suite aux bombar-

dements de la capitale pendant la seconde guerre mondiale. Ces cités ternes et fonctionnelles étaient à peine moins grises que les blocs de tours de l'Europe de l'Est. Combinaison excentrique de banlieues mélangées à de petits bouquets de campagne raffinée, elles formaient un regroupement très convenable, très *british*.

Un matin humide de septembre 1964, ma mère a provoqué ma rencontre avec Robert Smith. Un bus avait été mis à disposition pour conduire les enfants de la banlieue de Horley à l'école St Francis of Assisi, à Crawley. Le jour de la rentrée, Robert et moi nous tenions debout, à l'arrêt désigné sur l'avenue Hevers en compagnie de nos mères respectives, et c'est ainsi que nous nous sommes rencontrés pour la première fois. On avait cinq ans.

Jusqu'alors mon univers était restreint et infiniment petit. J'étais un bébé né tardivement. Mes parents avaient plus de quarante ans quand ils m'ont eu. Ils auraient dû vivre tran-



À l'âge de huit ans, avec ma sœur.

quillement, et non pas élever un enfant, d'autant plus qu'ils en avaient déjà trois, tous partis de la maison. Il n'y avait aucune photo de mes frères et sœurs chez nous. C'était étonnant. La seule preuve que des enfants avaient vécu dans cette maison se trouvait dans les placards de la cuisine. Ma mère y conservait des dizaines et des dizaines de chaussures usées, chaussures que je devais porter en grandissant.

Je soupçonne mes frères et sœurs d'avoir quitté la maison pour fuir mon père. William George Edward Tolhurst a rejoint très jeune la Marine où, à l'âge de dix-huit ans, il est devenu ingénieur sur une canonnière de la Marine britannique sur le fleuve Yangzi en Chine. Mon père y avait débarqué au moment du Massacre de Nankin. Il avait vu des têtes coupées et plusieurs autres membres flotter à la surface de l'eau. Tout le monde s'accorde à dire que, à son retour en Angleterre, il n'était plus le même. Et en toute logique, il a fait ce que la plupart des Anglais font pour refouler les horribles souvenirs :



Mon père en
Syrie, en 1944.

il a commencé à boire. Beaucoup. Vivre avec lui était compliqué. Il pouvait passer des journées entières reclus, sans parler à personne, puis avoir des accès de rage et hurler tout à coup, sous l'effet de l'alcool.

Même s'il était difficile de le connaître ou de le comprendre, et encore plus de l'aimer, on a hérité de lui la passion de la musique. Parfois, lorsqu'il était ivre, il s'asseyait au piano droit

du salon et jouait des chansons de matelot à en rendre jaloux Tom Waits. C'était un homme à la fois bourru et à fleur de peau. Il gardait ses pensées et ses secrets pour lui. Il les maintenait sous clé, mais lorsqu'il jouait du piano, un rai de lumière parvenait à passer sous la porte de cette pièce scellée. J'aime à penser que cette lumière est aussi en moi.

Mon père et moi n'avions rien en commun. Un don pour la musique était son unique cadeau. Il ne me connaissait pas et je ne voulais pas passer du temps avec lui. On était liés par le sang et les obligations familiales, mais je n'ai jamais pu le percer à jour et il était lui-même trop embourbé dans son monde de silence.

L'Angleterre des années soixante-dix était austère, certes, mais ma vie entière était lugubre, surtout lorsque mon père était dans les parages.

La seconde guerre mondiale l'avait rendu amorphe, apathique et sans ambition. Un après-midi pluvieux où, malade, j'avais raté un jour d'école, je me rappelle avoir trouvé son journal de bord dans la Marine au fond d'un placard. Bourré d'anecdotes passionnantes sur tous les endroits qu'il avait visités et vus, je l'avais dévoré. Cette découverte se heurtait grandement à l'image que je m'étais faite de l'homme qui était mon père. Pour être honnête, j'avais à peine l'impression d'en avoir un. Il ne partageait rien avec nous, si ce n'est sa petite maison et ses mauvaises humeurs. Il ne nous amenait jamais nulle part. Je ne me souviens en réalité que d'une seule période de vacances en famille.

Je devais avoir huit ou neuf ans. On avait loué une petite cabane en bois sur une plage reculée de l'île Hayling sur la côte sud de l'Angleterre. Je n'en garde qu'un léger souvenir, une odeur de papier goudronné avec une pointe âcre de toilettes chimiques. C'était une sorte de planque de trafiquants sur la plage. En observant les murs de plus près, on pouvait voir des petites fissures de lumière entre les planches de bois, recouvertes de feutre à la va-vite.

Ma mère était avec nous, les traits plutôt tirés. Ma tante Molly était là aussi, vêtue d'une robe d'été à fleurs, tout comme ma grand-mère que j'appelais « mamie ».

On ne partait jamais en vacances et ma famille ne passait jamais de temps ensemble, à moins qu'elle n'y soit obligée. Seuls les mariages et les enterrements nous réunissaient. Pas de réunions de famille pour les Tolhurst. Ils arrivaient à se tolérer en tête à tête. C'étaient les seuls moments où ils se comportaient en êtres civilisés. On n'était pas comme les autres familles. À mesure que je grandissais et que je passais du temps chez les parents de mes amis, j'étais de plus en plus surpris par la légèreté et les démonstrations d'amour qui liaient

les parents à leurs enfants, et pas seulement lors d'occasions spéciales mais dans la vie quotidienne.

Les Smith se comportaient ainsi, avec légèreté. Chaque fois que je me rendais chez eux, Alex, le père de Robert, faisait des blagues et en riait. Bien sûr ils vivaient eux aussi des moments plus difficiles comme ceux que je pouvais vivre chez moi. Je me souviens par exemple d'un jour où le père de Robert lui avait donné une bonne taloche derrière l'oreille pour avoir dit un gros mot devant sa mère. Mais ces moments-là étaient plutôt rares et espacés dans le temps, pas aussi fréquents que chez moi.

Ce qui nous différençait des autres familles, c'était évidemment mon père. À cause de ses crises de colère et des tensions qui en découlaient, personne ne l'intégrait à la vie de famille. En fonction de son état d'ébriété et de son humeur, il pouvait tour à tour devenir bavard ou apathique. La plupart des familles avaient donc tendance à vouloir éviter ce genre de situations et limitaient naturellement leurs échanges avec « Bill le Matelot » (surnom donné par ses potes de beuverie au pub, le Chequers).

La cabane en bois était peinte couleur coquille d'œuf et se fondait parfaitement au bleu-gris délavé du ciel – ce qui était considéré comme une belle journée d'été en Angleterre. Le léger bruit de fond du roulis incessant des vagues sur les galets le long de la côte n'était interrompu que par le cri perçant des mouettes.

Ce qui me surprend le plus en repensant à ces vacances, c'est que les souvenirs qui me reviennent prennent la forme d'un rêve, comme une peinture admirée ou une photo. Le lieu est bien là, mais étonnamment les gens ont disparu de l'image, comme si quelqu'un les avait effacés du premier plan et que seul subsistait le paysage. Je ne parviens pas à me rappeler la

présence de mes frères aînés et de ma petite sœur. Cette dernière devait pourtant bien être avec nous. Ne reste d'elle qu'une ombre presque fantomatique et irréelle. J'entends encore la voix de ma mère, de ma tante



Mes parents sur la plage avec ma cousine.

et de ma grand-mère en train de parler de notre famille. Je ressens surtout encore l'affection évidente et profonde qui se dégageait de la voix de ma mère au détour d'une discussion. Sans que j'en sois conscient, ma mère, Daphne, luttait contre un cancer des poumons. À cette époque, son maigre filet de voix n'était qu'un souffle murmuré, mais il était ma seule source de réconfort.

« Laurence, ne t'éloigne pas trop et fais attention au goudron sur la plage, s'il te plaît! N'en mets pas sur tes nouveaux habits d'été! »

« D'accord, maman! T'inquiète pas, je ferai très très attention », je lui répondais avec ce mélange d'agacement enfantin et d'amour émerveillé que seule ma mère pouvait me faire ressentir.

En grandissant, l'image que je me faisais de ma mère se confrontait de plus en plus à la réalité. Mais pendant cet été passé sur l'île Hayling, mon amour pour elle fut sans limite.

Je ne me souviens pas avoir entendu des rires pendant ces vacances, seulement les silhouettes des femmes qui se déplaçaient dans la cabane exigüe. Je ne me souviens pas de l'endroit où je dormais ou du paysage qui s'offrait à nous à travers la fenêtre. Je me souviens à peine de la présence de mon père.

S'il était bien présent, ce dont je doute, il ne me parlait sans doute pas beaucoup. Je n'ai pas le souvenir d'une seule promenade avec lui le long de la mer, sur le sable, ou même d'une partie de football sur la plage. On n'avait pas de liens d'affection père-fils sur lesquels bâtir une relation.

Je ne me souviens pas non plus de la présence d'autres enfants jouant sur la côte balayée par le vent. Je me rappelle seulement de moi, enfant, traînant les pieds sur les galets de la plage avec mes sandales d'été marron à semelles de crêpe blanche, mes petites socquettes blanches, mon short de coton bleu marine et un tee-shirt en flanelle à bandes bleues et blanches.

Muni de la loupe dont je ne me séparais jamais – un cadeau offert à la soirée de mariage de mon cousin – j'observais de près tout ce que je pouvais trouver sur la plage, essayant de discerner ce qui se cachait à l'intérieur de chaque chose. Même dans ce monde creux et vide, je faisais toujours preuve d'une curiosité naturelle d'enfant. Tout m'excitait comme seul un petit garçon peut l'être. Je me vois encore, en train de mettre la main sur un ou deux bouts de bois flottant en imaginant qu'il s'agissait d'épées ou de télescopes utilisés pour la défense ou l'exploration de la plage. Après avoir nettoyé les vieilles bouteilles de bière, les boîtes de conserve rouillées et les vêtements abandonnés derrière les barques, j'avais pris le contrôle du vieux poste de garde hexagonal délabré de la seconde guerre mondiale qui se trouvait sur le parcours de golf. J'avais décidé d'investir les lieux comme s'il s'agissait d'un fort. Posté là-haut, j'avais multiplié les tours de garde, le regard tourné en direction de la côte, et j'avais observé la plage jusqu'à la mer grise tout en essayant de voir ce qui avait disparu.

Je m'étais promené sur la plage, le visage frappé par les grains de sable soulevés et balayés par les vents venus de Selsey Bill et de l'île de Portsea jusqu'à l'autre rive. J'avais dû imaginer

des trésors de pirate cachés attendant d'être retrouvés, si tant est que l'on soit muni d'une carte – aventure que j'aurais pu partager si seulement un autre petit garçon avait été à mes côtés –, mais rien de tout cela n'apparaissait jamais. Il n'y avait ni fragment de toile enroulé et marqué d'un « X » pour identifier un emplacement, ni escapade à venir. Je recherchais ardemment les aventures excitantes, mais à l'approche de la fin de nos vacances, j'avais pris conscience que pour mener une aventure, il fallait que j'en sois moi-même l'instigateur.

Presque volontairement, donc, j'étais un enfant solitaire. On devait avoir sept ou huit ans lorsque la famille de Robert a emménagé à Crawley. Son père Alex était devenu le directeur du laboratoire pharmaceutique d'Updjohn. Je prenais donc désormais le bus tout seul de Horley à Crawley. Je ne connaissais pas vraiment les enfants du coin à Horley et je ne voyais mes amis de Crawley qu'après les cours. Robert et moi ne passions plus beaucoup de temps ensemble, en dehors des fêtes d'anniversaire. Les longues journées de vacances scolaires n'en finissaient plus. Ma mère alimentait fréquemment notre bibliothèque et les livres étaient vite devenus mes meilleurs compagnons, jusqu'à ce que je sois assez grand pour m'aventurer seul à la bibliothèque locale.

À l'été 1970, j'ai enfin obtenu les clés de la liberté et franchi la porte qui me permettrait de m'ouvrir au monde et de tourner le dos à l'ennui dont j'étais devenu le prisonnier. La bibliothèque autorisait ses membres à emprunter des livres et des vinyles. J'ai commencé à ramener près de dix 33-tours par semaine. J'ai passé mon été à écouter du blues, du folk, tout ce qui passait entre mes mains. Ma curiosité avait été éveillée et après avoir fait le tour de toute la collection de la bibliothèque, je me suis très vite rabattu sur Horley et ses rues commerçantes parmi lesquelles, pour une raison que j'ignore,

le buraliste local vendait des cartons entiers de vinyles pas chers. Chaque vinyle coûtait 10 shillings¹.

Le disque des Fugs, *It Crawled Into My Hand, Honest*, a été mon premier choix. Des titres comme « Johnny Pissoff Meets The Red Angel » et « We're Both Dead Now, Alice » faisaient vibrer mon imagination de préadolescent. Je me suis empressé de rentrer à la maison, serrant le vinyle dans son sac en kraft comme s'il s'agissait d'une marchandise de contrebande. J'adorais les Fugs et le son anarchique de leurs chansons pré-punks m'avait permis de découvrir plusieurs artistes américains, dont Steppenwolf et The Jimi Hendrix Experience. Près de cinquante ans plus tard, je connais encore par cœur toutes les paroles de chaque chanson du disque *Axis: Bold As Love*.

À l'automne, j'ai intégré une nouvelle école, un collège catholique expérimental appelé Notre Dame, qui avait été créé par un réformateur social, Lord Longford. Tous les gamins qui avaient fréquenté les écoles primaires catholiques du coin étaient inscrits au collège de Notre Dame et je m'étais fait un nouvel ami. Il s'appelait Michael Dempsey. À ce moment-là, mes cheveux étaient presque aussi longs que ceux de mes idoles du rock'n'roll et Michael s'était dit qu'un gars qui portait les cheveux aussi longs devait forcément être réglo. J'affichais ma personnalité un peu étrange et prônais ma différence. Michael et moi partagions la même passion pour la musique.

Le collège de Notre Dame était en tout point opposé à St Francis. Il était libéral et progressiste. Les élèves bénéficiaient de plus de liberté et la pédagogie était radicalement différente. Tous les sujets étaient regroupés sous la même appellation d'« études interculturelles », et à la place des sempiternels professeurs faisant le cours devant un tableau noir, on travail-

1. Un shilling équivalait à 1/20 livre sterling. (Toutes les notes sont du traducteur)

lait tous ensemble sur divers sujets, par groupe. On bénéficiait d'une grande liberté et les élèves les plus prometteurs étaient autorisés à travailler tout seuls. Je travaillais en général à la bibliothèque avec Michael et Robert, bien qu'on fût tous trois d'excellents élèves et qu'on aurait très bien pu travailler seul. Un beau jour, Robert me prit à part dans un coin de la bibliothèque et me demanda : « est-ce que tu aimes Jimi Hendrix ? ». « Hendrix ? J'adore Jimi Hendrix ! J'ai un énorme poster de lui sur le mur de ma chambre ! » J'avais également ajouté que j'étais membre officiel de son fan-club en Grande-Bretagne. Les yeux de Robert s'étaient alors illuminés, car il reconnaissait un de ses pairs. « Moi aussi ! »

« Tu sais, je parie que personne d'autre n'a entendu parler de lui dans l'école », je lui ai dit.

« En fait, mon grand frère possède deux-trois trucs de Hendrix. *Are You Experienced?* est une tuerie ! », Robert avait ajouté, plein d'enthousiasme.

« Ah ouais ? Moi j'ai acheté *Axis: Bold As Love* pour un pound chez Radio Rentals ! » et c'est comme ça que notre lien fut à nouveau scellé.

Pendant la pause déjeuner, on était autorisé à utiliser la salle d'art pour écouter des vinyles sur la platine de tourne-disques mise à notre disposition et je suis officieusement devenu le DJ de l'école. Je passais des 33-tours que les autres élèves apportaient. Mais j'avais bien sûr mes titres préférés. Mon vieux copain Robert et mon nouvel acolyte Michael venaient souvent me voir et me donner des conseils sur des disques à passer. Je n'ai pas tardé à savoir que non seulement Robert et Michael écoutaient de la bonne musique, mais qu'ils étaient également en train d'apprendre à en faire. Une fois par semaine, ils avaient le droit de se rendre dans la salle de musique et d'utiliser les instruments de l'école. On avait aussi accès une chaîne stéréo que Robert connectait

à sa guitare électrique pour que le son se diffuse à travers les enceintes.

« Tu sais jouer d'un instrument, Lol ? », m'a-t-il demandé.

« Oui », ai-je menti. « De la batterie ? »

« Dans ce cas-là peut-être que tu voudrais te joindre à Michael et à moi la prochaine fois qu'on se rend dans la salle de musique ? », a proposé Robert. « Je pense qu'ils ont une batterie. Je suis presque sûr que j'en ai vu une au fond d'un placard la dernière fois qu'on y était. »

« Euh, d'accord, ça marche. Je serai là ! »

Je me dépêchai d'aller à la bibliothèque le jour même pour emprunter le livre de Buddy Rich sur les rudiments de la pratique de la caisse claire. Arrivé chez moi, j'ai sorti les baguettes que mon frère aîné avait laissées à la maison avant de partir vivre en Australie. J'ai dévoré le livre tout en battant le rythme sur mon coussin. Le lendemain, de retour dans la salle de musique, j'ai sorti la vieille batterie de l'école. C'était un début.

Lorsque les gens me demandent quand les Cure se sont formés, je me réfère souvent à ce jour de 1972 à Notre Dame lorsque Robert, Michael et moi avons improvisé pour la première fois. C'était la toute première formation du groupe qui a enregistré le premier single « Killing An Arab ». La cymbale que j'ai utilisée pour cette chanson a même été empruntée à la vieille batterie de l'école !

Mais dans mon esprit, les Cure ont véritablement débuté bien avant cette journée, un jour de pluie maussade de 1964 où la brume recouvrait tout. Ça a commencé le jour où le bus scolaire a freiné à la hauteur de l'arrêt situé au bout de l'avenue Hevers et où les portes se sont ouvertes dans un sifflement. Ni Robert ni moi n'avions voulu monter à bord de ce bus. On n'avait pas souhaité nous séparer de nos mères et nous rendre dans une école inconnue, dans une autre ville où

on ne connaissait personne. J'aurais certainement commencé à pleurer si Robert n'avait pas été là. J'entends encore la voix de ma mère me priant gentiment de me dépêcher de monter. « Allez, tiens la main de Robert et prenez soin l'un de l'autre. » Robert m'a pris par la main et m'a accompagné à l'intérieur du bus. C'était là le premier des nombreux voyages que nous allions accomplir ensemble. À certains égards, dans mon imagination, nous sommes encore ces garçons-là.

